

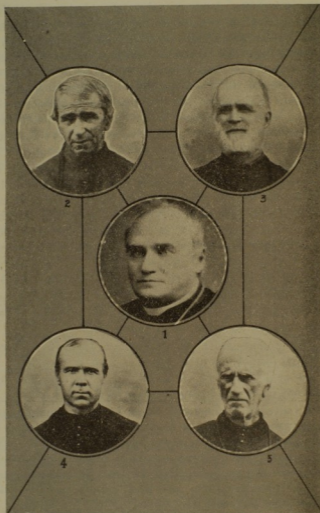
Ces premières demeures n'avaient, certes, rien d'un palais ; mais elles étaient suffisantes et, jusqu'à un certain point, confortables. On conserve encore aujourd'hui, à St-Victor, une des maisons primitives bâties il y a une quarantaine d'années. Elle se compose de deux corps de logis reliés ensemble par un couloir. Chaque logis, naturellement, n'a qu'une pièce. La première pièce sert de salon et de salle à manger, le couloir tient lieu de cuisine, et la pièce du fond est utilisée comme chambre à coucher. C'est bien ; ce dut même être luxueux pour l'époque.

Ces cabanes étaient construites en rondins de bois de tremble, plâtrées au dehors ; et, à l'intérieur, bien enduites et étanchées avec la terre glaise du pays. Cette terre est, en effet, tenue comme de la farine, et, lorsqu'elle a séché, devient d'une dureté et d'une consistance remarquables. Elle remplace donc jusqu'à un certain point le mortier.

L'église actuelle de Willow-Bunch, qui mesure 80 pieds sur 40, et qui date de 1906, n'a jamais eu d'autre enduit intérieur que cette glaise, et elle tient comme aux premiers jours. Ajoutons que la moindre humidité agirait d'une manière fâcheuse sur un pareil crépi.

L'événement capital de cette année, 1870, fut l'arrivée à Willow-Bunch de deux hommes : un missionnaire, le P. Lestanc, O.M.I., et un marchand, J.-L. Légaré. Nous parlerons de ce dernier un peu plus tard, tout à loisir.

La visite du P. Lestanc causa à tout le monde une grande joie. Les Métis se sont toujours distingués par la profondeur et la fermeté de leur foi. On dirait qu'ils ont compris instinctivement que la religion était sur la terre leur unique protection et leur suprême recours. Ils sont toujours prêts aux plus grands sacrifices afin d'entretenir un prêtre avec eux.



(1) Mgr A. Taché — (2) Rev. P. Lestanc — (3) Rév. P. Décorby
(4) Rév. P. Hugonard — (5) Rév. P. St-Germain.

Le P. Lestanc fut l'un de ces vétérans missionnaires que l'on doit considérer comme les véritables fondateurs de l'Église du Nord-Ouest. Ami, émule et contemporain du vénérable Père Lacombe, il vécut assez pour voir les beaux jours du christianisme dans ces régions, après en avoir connu les jours sombres et les épreuves ; il mérite, ainsi que ses admirables frères, les Oblats, que la postérité lui garde un souvenir immortel et une filiale reconnaissance.

Le Père Lestanc s'était attiré l'animadversion des Orangistes alors tout-puissants au Manitoba, et, pour le dérober à leurs persécutions, ses Supérieurs ecclésiastiques avaient jugé prudent de l'éloigner de Saint-Boniface et de le charger de la mission de St-Florent de Qu'Appelle, fondée en 1866 (aujourd'hui Lebret). Voici en quelles circonstances fut fondée cette mission, d'où plus tard devait dépendre celle de la Montagne de Bois. Au cours d'un voyage, Mgr Taché s'étant égaré, tomba dans une vallée qui le frappa par son aspect enchanteur. De suite il lui vint à l'esprit d'y fonder un établissement religieux, et à l'été de 1866, M. l'abbé Ritchot, curé de St-Norbert, vint jeter les bases de cette nouvelle mission. " Rien de frappant ", écrit le Rév. P. Morice, O.M.I., dans son *Histoire de l'Eglise dans l'Ouest*, " pour le voyageur qui parcourt les immensités de l'Ouest, comme la subite apparition de cette vallée. C'est une gigantesque crevasse dans le sol, dont les parois, s'écartant l'une de l'autre, de distance en distance, font place à une chaîne de lacs poissonneux reliés ensemble par une petite rivière aux méandres paresseux ". En 1868, les RR. PP. Oblats furent chargés de l'établissement et au Rév. P. Décorby, récemment arrivé de France, fut confiée la desserte. En 1870, le Rév. P. Lestanc lui fut adjoint. Au lieu de demeurer à

la maison même de la Mission, il préféra suivre les Métis dans leur nouvel établissement.

Il commença donc, à cette époque, à visiter les Métis de la Montagne de Bois, et à passer l'hiver chez eux. Dans ce premier hivernement il habita le lieu appelé la Coulée-Chapelle et reçut l'hospitalité d'un nommé Norbert Delorme.

L'arrivée du missionnaire impliquait nécessairement la construction d'une chapelle pour la célébration du service divin. On s'en occupa aussitôt. Mais, dira-t-on, comment de pauvres Métis parviendront-ils à bâtir une chapelle dans ce pays perdu ? Pour poser une telle question, il faut ignorer deux choses, la modestie des chapelles primitives et le savoir-faire de nos gens.

Le Dieu qui naquit dans une étable sait bien se contenter, à l'occasion, d'une cabane, pourvu que ses enfants y prient d'une cœur fidèle. D'autre part, nos Métis, à l'instar des Canadiens, leurs aïeux, sont doués d'une aptitude merveilleuse à tirer parti du matériel le plus grossier pour construire leurs habitations. Le bois de charpente, les instruments de menuiserie leur faisaient complètement défaut, et à la Coulée-Chapelle, on ne trouvait que des trembles rachitiques. Des perches de trembles taillées à la hache, percées à la tarière, devront suffire. On fit, avec ce matériel de fortune et le foin de la prairie, un léger cloisonnage qu'une forte couche de glaise, à l'intérieur, épaissit et consolida. La toiture fut de chaume, naturellement. Mais comment remplacerait-on les vitres pour les fenêtres et les madriers pour le plancher ? Des peaux de cabri, épilées et rendues transparentes, puis clouées encore humides sur des cadres rustiques, par des femmes expertes dans l'art, constituèrent des vitraux superbes qui provoquèrent l'enthousiasme universel. Une

épaisse peau de bison, rasée elle aussi, puis fixée à un cadre plus solide, servit de porte. Quant au parquet, on s'en passa tout simplement, le sol étant uni et bien battu.

Restait l'autel. Des planches arrachées aux charrettes et fixées sur un montant de perches suffirent à nos ébénistes improvisés. Le châle d'une pieuse Véronique décora le devant ; une pièce de coton blanc couvrit la table. Bref, rien ne manqua, pas même un crucifix. Pour ce qui est des sièges on n'y songea même pas. Les hommes aiment à se tenir debout à l'église, et les femmes durent les imiter. Le célébrant, néanmoins, eut sa banquette, une vieille caisse de savon décorée d'une couverture de laine.

La messe du dimanche était chantée par l'assemblée ; car les Métis sont d'ordinaire passionnés de musique. Nous possédons encore dans la paroisse de St-Victor une des musiciennes des jours lointains de 1870, dans la personne de Madame Veuve Angus McGillis, âgée de 83 ans. Cette respectable ancienne avait été l'élève de la vénérable Sœur Lagrave, à St-François-Xavier.

L'office de l'après-midi était moins liturgique, personne ne se sentant de force à chanter les Vêpres. On récitait le chapelet, la prière du soir, et le service se terminait par le Salut du Très Saint Sacrement.

L'hiver 1869-70 avait été des plus favorables, le temps doux, la chasse abondante. L'hiver 1870-71, au contraire, fut très rigoureux, et les tempêtes y furent fréquentes. Durant la nuit de Noël quatre jeunes gens, les enfants d'Antoine Agur, s'égarèrent. On ne les retrouva que le lendemain. Beaucoup de familles, parmi les dernières arrivées, souffrirent. Elles avaient compté sur la chasse à la Montagne de Bois. Le mauvais temps les empêcha d'aller au loin, et leurs excursions dans le voisinage furent le plus souvent malheureuses. Un jour, cinq jeunes gens : Antoine, Alexandre et Joseph Gosselin, Moïse Vallée

et Abraham Parenteau, partirent pour une expédition dans la direction de la Butte du Cheval Caille. Au bout de quelques jours, n'ayant aperçu aucun bison, et pressés par la faim, ils décidèrent de manger du loup empoisonné. Chaque soir, en effet, ils empoisonnaient les loups qui rôdaient autour de leur campement. On décida toutefois que, avant de toucher à cette viande empoisonnée, on la ferait bien bouillir et qu'on jetterait le bouillon. Le malheur voulut que Joseph Gosselin, moins prudent ou plus affamé que les autres, sans attendre que la viande eût commencé de bouillir, en retirât de la chaudière un morceau, malgré les avertissements et les instances de ses compagnons, et se mit à le dévorer. Mais à peine eut-il mangé qu'il éprouva des tiraillements d'entrailles et des douleurs atroces. Il expira sous les yeux de ses amis impuissants et consternés. Ce tragique événement mit un terme au voyage, et les malheureux chasseurs rentrèrent au village, plus pauvres qu'ils n'en étaient partis.

Mais tout a une fin, même l'hiver ; et avec les beaux jours revint la joie. Pendant cet hivernement le Père Lestanc avait fait 40 baptêmes et 7 mariages. Dès que parut le printemps, nos Métis quittèrent leurs cabanes et commencèrent leurs préparatifs de chasse au buffalo, comme ils faisaient chaque année.

Cette vie nomade et ces campements variés dans l'immensité des Prairies à la poursuite du gros gibier avaient pour eux un charme tel que, après quarante ans, les vieux chasseurs en parlent encore avec une émotion touchante. Rien ne leur plaît davantage que de voyager dans la plaine et coucher sous la tente. Cela leur fait souvenir du bon vieux temps.

Le lecteur nous saura gré de lui offrir une brève description de ces chasses fameuses qui ne sont plus aujourd'hui qu'une chose du passé.

CHAPITRE II

LA CHASSE AUX BISONS

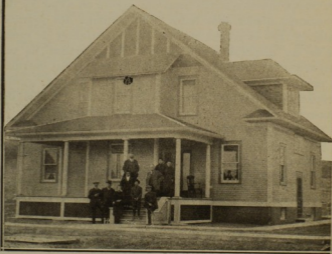
Les Métis, comme on sait, n'aimaient point la culture. Ils ressemblaient, sur ce point, à leurs parents indiens. La chasse avec ses surprises et ses péripéties les passionnait. Mais, de toutes les chasses, la plus belle et la plus attrayante était bien celle du bison.

Le bison ou buffalo, comme on l'appelle d'ordinaire, en Amérique, courait alors les prairies des États-Unis et du Canada. Le nombre de ces énormes bêtes était incalculable. De vieux missionnaires nous ont assuré en avoir vu des troupes défilant sous leurs yeux pendant des journées entières. Les sauvages étaient donc excusables de croire qu'ils ne disparaîtraient jamais. Et pourtant ils ont disparu. Les armes à feu et la colonisation les ont détruits. A peine en voit-on aujourd'hui quelques groupes gardés précieusement dans des parcs nationaux, à l'abri des chasseurs, comme spécimens d'une race expirante.

Nous pensons faire plaisir à nos lecteurs en résumant à leur usage le récit d'une chasse aux buffalos que nous devons au P. Lacombe.(1)

Tout est utile dans le buffalo. Le Sauvage lui demande la nourriture et le vêtement. Il mange sa viande fraîche ou desséchée ; il se couvre de sa robe, il se chausse de son cuir.

(1) Le Père Lacombe, d'après ses *Mémoires et Souvenirs*.



Une maison d'autrefois et une demeure actuelle, propriétés de M. Trefflé Bonneau.

Chaque année, vers le milieu du mois de mai, les **Métis**, abandonnant leurs loges, se réunissent en caravane et **partent** pour la grande chasse. Des milliers de charrettes portant **les** vivres, les femmes et les enfants, suivent les cavaliers. Le **missionnaire** est de la partie.

Aux premiers jours de l'**expédition**, on a soin de procéder à l'élection des officiers : un **président**, dix capitaines, quinze policiers. On choisit également **des** éclaireurs et des guides qui régulent la marche et fixent le **camp**. Les lois de la chasse sont promulguées et strictement **observées**.

Chaque matin, la messe est dite, et, sitôt le repas pris, le camp est levé, et la caravane s'ébranle.

Enfin arrive le jour où les éclaireurs signalent un troupeau de buffalos. Éclats de joie bruyante, établissement du campement.

Les chasseurs, cependant, accourent sur la colline d'où les éclaireurs leur montrent, au lointain, des taches noires sur l'herbe jaune. Ce sont les buffalos qui paissent sans se douter du sort qui les attend. On garde un silence profond ; le missionnaire récite à haute voix un acte de contrition, car le danger est grand ; puis, au signal donné, la troupe des chasseurs se rue comme une trombe à travers l'herbe épaisse. En quelques minutes, le noir troupeau est cerné et bousculé. C'est alors une épouvante. Il tourbillonne en mugissant ; on entend de tous côtés des coups de feu, des cris. Les pauvres bêtes jonchent le sol ; les chasseurs, ivres de joie, les yeux étincelants, lâchent les rênes sur le coup de leurs montures et tuent sans se lasser jusqu'au dernier buffalo. Le Père Lacombe a vu jusqu'à 700 ou 800 bisons, abattus dans un seul jour, devenir la proie des Métis.

Le massacre à peine terminé, les enfants et les femmes, avec leurs charrettes, accourent sur le lieu du carnage.

On transporte au camp les précieuses dépouilles ; on dépèce les carcasses avec une rapidité surprenante. C'est alors qu'on prépare le pemmican. Le pemmican, viande de bison desséchée et mise en poudre, est conservée, dans des sacs de peau pesant 100 livres, pendant plusieurs années. Cette nourriture, plus substantielle que savoureuse, forme l'aliment ordinaire des voyageurs dans leurs longues courses à travers le désert.

Il arrive parfois que, au lieu de tuer à coups de fusils un troupeau de buffalos trop nombreux ou trop méfiants, on les pousse sur les falaises des vallées profondes. Parvenues sur la montagne à pic, les pauvres bêtes se cabrent et veulent faire volte-face. Mais la masse qui les suit aveuglément les pousse avec une force irrésistible, et tous s'écrasent au fond de l'abîme.

Les Indiens, avec l'insouciance de l'enfant et du barbare, se contentaient souvent de tailler dans la chair de l'animal, la bosse, morceau de choix, et abandonnaient le reste de la dépouille aux loups et aux vautours. Pendant de longues années, les prairies demeurèrent couvertes des ossements blanchis des buffalos follement détruits. Un jour vint où le Sauvage affamé dut recueillir pour quelques pièces de monnaie chichement comptées, ces mêmes os utilisés comme noir animal dans les raffineries.

CHAPITRE III

LES AVENTURES DE JEAN-LOUIS LÉGARÉ

LE PIONNIER DE WILLOW-BUNCH

A peu près en même temps que le Père Lestanc, c'est-à-dire en 1870, on vit arriver à la Montagne de Bois, un traiteur Canadien-français du nom de Jean-Louis Légaré.

L'histoire de cet homme mérite d'être contée, car c'est à lui certainement que la paroisse de Willow-Bunch et tous les centres canadiens qui l'entourent doivent leur existence, comme on verra.(1)

Jean-Louis naquit le 25 octobre 1841, à St-Jacques, comté de Montcalm, P. Q., de F.-X. Légaré et de Julie Melançon. Il n'avait que cinq ans lorsque ses parents émigrèrent dans une paroisse voisine alors en formation, St-Gabriel-de-Brandon. Issu d'une famille profondément chrétienne, l'enfant apprit tout ce qu'on pouvait apprendre alors. Descendant des martyrs acadiens, il hérita d'eux d'une vaillance indomptable et d'une fermeté de propos que rien n'ébranlait.

(1) Si nous possédons aujourd'hui, dans cette partie du Nord-Ouest, un noyau solide de Canadiens français, c'est à Jean-Louis Légaré que nous en sommes redevables. Les premiers colons établis là, à l'ouverture de la province de la Saskatchewan furent ses frères : Nazaire et François, ou ses neveux : Arthur Lavallée, Philippe Mondor, Joseph Boucher, Napoléon Durand, Conrad Légaré, Romuald Granger (1906) ou d'autres entraînés par leur exemple : Siméon Ducharme, Albert Rainville, Joseph Dufresne, Joseph Duperrault, (1907).

On transporte au camp les précieuses dépouilles ; on dépèce les carcasses avec une rapidité surprenante. C'est alors qu'on prépare le pemmican. Le pemmican, viande de bison desséchée et mise en poudre, est conservée, dans des sacs de peau pesant 100 livres, pendant plusieurs années. Cette nourriture, plus substantielle que savoureuse, forme l'aliment ordinaire des voyageurs dans leurs longues courses à travers le désert.

Il arrive parfois que, au lieu de tuer à coups de fusils un troupeau de buffalos trop nombreux ou trop méfiants, on les pousse sur les falaises des vallées profondes. Parvenues sur la montagne à pic, les pauvres bêtes se cabrent et veulent faire volte-face. Mais la masse qui les suit aveuglément les pousse avec une force irrésistible, et tous s'écrasent au fond de l'abîme.

Les Indiens, avec l'insouciance de l'enfant et du barbare, se contentaient souvent de tailler dans la chair de l'animal, la bosse, morceau de choix, et abandonnaient le reste de la dépouille aux loups et aux vautours. Pendant de longues années, les prairies demeurèrent couvertes des ossements blanchis des buffalos follement détruits. Un jour vint où le Sauvage affamé dut recueillir pour quelques pièces de monnaie chichement comptées, ces mêmes os utilisés comme noir animal dans les raffineries.

son cœur était plus grand que sa fortune : les deux amis souffraient de la faim.

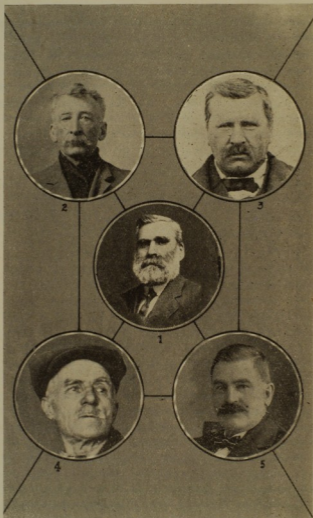
Sur ces entrefaites, un certain Laverdure, domicilié au Fort Totton (Lac du Diable), North Dakota, qui passait par Pembina, apprit à Légaré qu'il y avait là-bas de bons gages à espérer. Ce fort avait été construit, quelques années auparavant, à la suite d'une sanglante rencontre entre les troupes américaines et les Sioux.

Arrivé au Fort Totton, Jean-Louis s'engagea en qualité de commis chez un traiteur canadien du nom de Patenaude. Plus tard, il passa au service d'un autre traiteur, Antoine Ouellette, se familiarisant ainsi avec ce commerce.

C'est alors, c'est-à-dire au mois de janvier 1868, qu'un missionnaire catholique, le Père Genest, passa par ce poste et y donna des exercices religieux.

De prime abord, la figure de Légaré ne revint pas au missionnaire. Le Père Genest le prit en méfiance et conseilla à Ouellette de se débarrasser de lui au plus tôt. Cette prévention, néanmoins, ne fut que passagère. Après avoir causé avec le jeune homme, le prêtre eut tôt fait de l'apprécier et le recommanda. Légaré passa la soirée à monter un autel, et le lendemain, servit la messe.

Il eut ensuite avec l'homme de Dieu de longs entretiens, dans lesquels il lui ouvrit son cœur et lui confia ses peines. Il était complètement découragé et songeait à retourner parmi les siens. D'un naturel timide et retiré, ayant besoin de confiance et d'affection, il sentait le vide autour de lui et l'absence complète de toute sympathie. Il se posait toujours cette question : " Pourquoi suis-je ici ? " Le missionnaire le rassura : " Tu es ici parce que c'est la volonté de Dieu. Reste ici. Dieu te conduira dans toutes tes voies, sans jamais t'abandonner ".



(1) J.-Ls Légaré; (2) Gasp. Beaupré; (3) Jos. Lapointe;
(4) Z. Desautels; (5) Prudent Lapointe.

Jean-Louis Légaré, nous le savons, était parti pour chercher fortune. Nous avons vu ce qu'il avait trouvé à sa place. Il n'était point encore à bout de peines, et d'autres déboires l'attendaient. Ne nous étonnons pas des adversités qui semblent être si fréquemment le lot de l'homme juste. Elles entrent précisément dans les harmonies du plan divin. L'ange n'a-t-il pas dit au vieux Tobie : " Comme tu étais agréable à Dieu, il était nécessaire que la tentation t'éprouvât ? "

Nous voici parvenus au printemps de 1869. Jean-Louis se trouve de nouveau sans emploi. Son patron l'estime, mais il est pauvre et doit se priver de ses services. Notre héros dirigea donc sa barque vers la Butte du Tonnerre, en quête d'ouvrage. C'est dans ce voyage que l'épreuve suprême le guettait.

Il avait marché depuis plusieurs jours et ses provisions s'étaient épuisées. A travers la prairie sans limites, il progressait, cherchant quelque gibier qu'il pût abattre. Rien ne paraissait. La faim le prit. Il crut qu'il allait mourir dans cette solitude, loin des siens, sans prêtre, sans sacrements. Dans cette extrémité, l'infortuné ne s'abandonna point. Il tomba à genoux, fit le signe de la croix et conjura le Père céleste de venir à son secours. Le souvenir d'une parole de sa mère lui vint alors à l'esprit. Cette sainte femme qui devait tous les jours, jusqu'à sa mort, dire un chapelet à l'intention du fils absent, lui avait, au moment de le quitter, fait cette dernière recommandation : " Mon enfant, lorsque tu seras mal pris, pense à moi ". Et il demanda à sa mère de l'aider.

Dieu ne fut point insensible aux prières de la mère et du fils, il lui envoya un oiseau que Jean-Louis abattit. Comme jadis, le prophète Elie, le voyageur mangea, et

par la force que lui rendit cet aliment, il put atteindre le terme de son voyage.

Lorsque, devenu septuagénaire, Légaré racontait cette tragique aventure, les larmes coulaient de ses yeux, et il ajoutait que sa plus grande douleur alors avait été non la faim, mais la pensée du chagrin que sa mort causerait à sa mère.

Un peu plus tard, nous retrouvons notre héros à Pembina. Engagé chez un certain Charles Bottineau, ses qualités lui gagnent bien vite les bonnes grâces de son patron. Ce dernier lui confie un lot de pelleteries qu'il ira vendre à Saint-Paul. Il s'acquitte si bien de cette délicate commission que, à son retour, Bottineau lui fait un présent de cent dollars. Jamais il n'avait possédé un tel trésor. Sa joie fut si grande qu'il en perdit le sommeil.

En ce temps-là, on parlait beaucoup d'un pays nouveau qui s'annonçait comme pays de cocagne, nous dirions aujourd'hui comme un Klondike. C'était la Montagne de Bois. Ouellette, le même traiteur dont nous avons eu l'occasion de parler plus haut, résolut de commercer dans ces parages. Il engagea Légaré avec un salaire mensuel de \$25.00.

La petite Montagne de Bois (Little Woody) se trouve située à une quinzaine de milles au sud de notre Willow Bunch actuel. C'est là qu'hiverna Légaré, en 1870.

La traite de l'hiver terminée, dès que parut le printemps, Jean-Louis reçut commission d'aller vendre ses pelleteries. Le voyage fut mouvementé. La caravane était considérable : quinze charrettes conduites par Isidore Berger et Alexandre Asur, sans compter Pierre Ouellette et sa famille. Cinquante jours de marche jusqu'à Pembina. Les provisions étaient maigres. Pas de farine, pas de sucre, pas de thé ; rien que du pemmican.

Pour encourager les voyageurs, le patron Antoine Ouellette leur avait dit : “ Mon frère Pierre a un fusil ; dans le voyage il abattra des canards et il partagera avec vous ”. Mais le partage que leur fit Pierre, après avoir réservé les parts de sa femme et de ses quatre enfants, était, comme bien on pense, réduit à la portion congrue. Ils cherchaient, chemin faisant, des navets de prairie qu’ils dévoraient sans parvenir à apaiser leur faim.

Tout alla cependant assez bien jusqu’à ce qu’ils eussent atteint le gué de la rivière Souris, aujourd’hui Melita, Sask. Mais là, une grosse déception leur était réservée. La rivière était sortie de son lit et s’étendait dans les champs sur une largeur d’un de mi-mille. Que faire ? Les provisions s’épuisaient. Allait-on être obligé de rebrousser chemin ? Allait-on plutôt attendre la fin de l’inondation, au risque de mourir de faim ? Nos aventuriers prirent un troisième parti, celui de pousser jusqu’au Lac du Diable, Fort Totton, North Dakota, qui devait se trouver à une centaine de milles au sud et de se fournir de vivres. Laisant donc la caravane sur les bords de la rivière Souris, Légaré et le jeune Asur prirent la direction du fort à travers la prairie. Ils allaient à marches forcées, sans savoir la route. Dieu les guida. Au bout de deux jours, ils atteignirent le poste américain. Deux jours plus tard, leur charrette bien garnie de provisions, ils étaient de retour au camp. Leur prompt arrivée surprit tout le monde et sauva la vie d’un jeune poulin qu’on allait abattre. Les affamés se jetèrent sur les vivres avec tant de voracité qu’ils se rendirent malades.

Comme on le voit, les voyages à cette époque n’étaient pas une partie de plaisir.

La rivière cependant demeurait toujours débordée. Nos voyageurs se décidèrent à la remonter jusqu’à un endroit favorable et à recourir à un expédient bien connu. Ils pri-

rent un de leurs chevaux, lui attachèrent une corde à la selle et le forcèrent, à coups de fouet, de se jeter à l'eau. En même temps, l'un d'entre eux sautait derrière la bête, à la queue de laquelle il s'accrochait. Une fois parvenus, bête et homme, sur l'autre rive, ce dernier attachait solidement la corde au tronc d'un arbre, et l'on hâlait successivement charrettes et voyageurs. Ce fut une affaire de deux jours. Le reste du voyage s'accomplit sans encombres et, vers la fin de juin, on entra à Pembina.

Et maintenant les dures épreuves que la divine Providence avait abondamment ménagées à son bon serviteur touchent à leur fin ; la fortune va lui sourire.

Jean-Louis Légaré, étant descendu à Saint-François-Xavier, Manitoba, sur l'invitation d'un ami, Geo. Fisher, dont nous avons déjà parlé, jouit pendant quelque temps, dans sa maison, d'un repos dont il avait grand besoin. Or, ce Fisher était l'un des principaux traiteurs du Nord-Ouest, à cette époque. Il avait formé le dessein d'établir un poste à la Montagne de Bois, jadis visitée et pour ainsi dire découverte par lui(1) ; et comme ses affaires le retenaient au Manitoba, il cherchait un homme capable pour lui confier ses intérêts. Les qualités bien connues de Jean-Louis, son honnêteté, sa sobriété, son assiduité au travail et sa suffisante instruction le désignèrent à ses yeux comme le sujet idéal de ses rêves. Fisher résolut donc de le prendre en société : il lui fournirait toutes les marchandises, deux hommes, les charrettes et les chevaux nécessaires, et lui laisserait pour sa part un tiers des bénéfices. Ces propositions généreuses furent acceptées par Légaré avec autant de surprise que de reconnaissance. Ce brave garçon ne se lassait point de remercier Dieu qui le comblait enfin au delà de ses espérances. Il partit de Saint-François-

(1) La Montagne de Bois comprenait tout le territoire montueux de Wood Mountain à Willow-Bunch actuel, soit un espace de 40 milles.

Xavier, le 18 octobre 1871, emportant pour deux mille piastres d'effets : fleur, thé, tabac, munitions de chasse, etc. Il avait avec lui deux serviteurs : Antoine Allard et Norbert Piché, quinze charrettes et dix-sept chevaux. Un attirail princier, quoi ! Le voyage se fit par le Portage La Prairie, le Rapide de l'Assiniboine (Brandon actuel), et la Montagne de l'Orignal. Le Portage La Prairie était alors le terminus de la civilisation. La traversée de l'Assiniboine, aux basses eaux, se fit sans difficultés. Mais lorsque nos voyageurs furent parvenus à la Montagne de l'Orignal, un gros chagrin les surprit. La prairie, sur une étendue d'une centaine de milles, était complètement ravagée par les flammes. Que faire ? C'est alors que Légaré déploya encore une fois la fermeté de volonté qui le caractérisa sa vie durant. Il passa outre, et, pendant trois mortelles journées, marcha à travers un véritable désert, n'ayant d'autre provende pour nourrir ses chevaux que des herbes de marais. Finalement il arriva au gué de la rivière Souris, connue actuellement sous le nom de Weyburn, et la verdure réapparut à ses yeux. Il était sauvé.

Lorsque Légaré avec sa caravane arriva à Willow-Bunch une dernière déception l'attendait. Il trouva abandonné le campement des Métis qu'il avait laissé quelques mois auparavant si plein d'animation. Tout le monde était parti pour la chasse depuis plusieurs mois, et le camp n'avait pas jugé bon de revenir à l'hivernement de l'année précédente. Sans se décourager, notre traiteur suivit ses clients à la piste ; et, après trois journées de marche, il eut la satisfaction de les rejoindre dans un campement établi à quatre milles environ de Wood Mountain actuel.

Il trouva là, réunies avec le P. Lestanc, cent familles métisses très occupées à construire des loges pour leur hivernement.

CHAPITRE IV

LA MISSION MÉTISSE, (DE 1871-77)

Naturellement la construction d'une nouvelle chapelle s'imposait pour le nouveau campement. On l'éleva sur les plans de l'ancienne, mais plus grande et mieux finie. Elle eut des châssis vitrés. La construction du monument prit cinq jours pleins. Le premier jour on transporta le bois sur le terrain ; le second on leva la charpente, les jours suivants furent consacrés au parachèvement de l'édifice : *bousillage*, toiture et cheminée. Pour ce qui est du plancher et des bancs, on préféra n'y pas songer.

Le P. Lestanc trouva un asile chez Joseph Bonneau, et la chasse ayant été, cette année, plus abondante que l'année précédente, il fut comblé de bonne chère. Les Métis lui réservaient les meilleurs morceaux, les langues surtout. Le Père, de son côté, n'épargnait point la sienne, ceci soit dit sans jeu de mots, car il était très éloquent et plein de zèle. Il fit, pendant cet hiver, trente-et-un baptêmes et neuf mariages.

L'hiver de 1871-72 fut donc très heureux. Le gibier abondait, la robe de buffalo se vendit bien, le loup fut très nombreux ; il n'était pas rare de voir un chasseur rentrer au camp avec quinze ou vingt grosses peaux dont il tirait deux ou trois piastres la pièce. Les renards rouges et les chiens de prairies furent pris également en grand nombre de 1870 à 1873.

Au printemps, les Métis décampèrent de bonne heure et prirent la direction de la rivière *La Vieille*, (notre Gravelbourg actuel). Légaré, de son côté, était rentré avec sa caravane à St-François-Xavier dès le 15 du mois de juin. Comme il avait l'intention de faire double voyage cette année-là, il dépêcha promptement les affaires. En un tour de main les pelleteries, les viandes sèches et le pemmican furent déchargés et remplacés par les marchandises d'usage ; si bien que, dès la fin de juillet, la caravane avait rejoint le poste. Mais on n'y trouva point les Métis qui, comme de coutume, avaient décampé. A *La Vieille*, on releva leurs traces, et on les suivit dans la direction de la Butte du Cheval Caille. Malheureusement, tandis que la caravane cheminait paisiblement, elle fut découverte par un parti d'Assiniboines qui la suivit de loin. Le soir, lorsqu'on eut dressé les tentes, voici bien qu'une dizaine de ces sauvages, accompagnés de leurs femmes et de leurs enfants, firent mine de cerner le camp et tournèrent le long des charrettes en criant : *Miniwakan ! Miniwakan !* Les Canadiens allumèrent un grand feu et montèrent la garde. Ils ne comprenaient rien à ce cri de *Miniwakan* que les Assiniboines proféraient. Mais ceux-ci avaient leur idée. Ils avaient flairé de l'eau-de-vie qui se trouvait dans une caisse, parmi les bagages, adressée par le patron Fisher à Gabriel Hamelin, à l'insu de tout le monde. Or, cette caisse, ils voulaient s'en emparer et voilà pourquoi ils criaient *Miniwakan !*

Désespérant de la prendre par la force, nos sauvages proposèrent de l'acheter, offrant des robes de bison, des chevaux en échange. Tout fut inutile. Alors, en désespoir de cause, ils eurent recours à un stratagème qu'ils jugèrent irrésistible. Un chien blanc fut donc amené en présence de Jean-Louis Légaré et assommé sous ses yeux. Puis la tête

bouillie de l'animal fut mise sur un plat et offerte en présent au traiteur. D'après les usages de cette nation, le Canadien ainsi honoré devait manger de ce plat et offrir ensuite à ses hôtes le liquide convoité. Légaré fut médiocrement touché du cadeau, d'autant plus que la pauvre bête faisait une grimace effroyable et montrait de longues dents. Il réfléchit un instant, prit des torquettes de tabac, les plaça dans le plat et remit le tout à ses hôtes qui parurent fort désappointés, sans avoir cependant le droit de murmurer, la politesse ayant été rendue. A l'aube, ils s'éloignèrent.

Inquiets à juste titre, Légaré et ses hommes décampèrent également et se dirigèrent à marches forcées du côté de la Rivière Blanche, espérant y trouver les Métis. Hélas ! A peine avaient-ils, le soir venu, dressé leurs tentes et rangé les charrettes en rond, qu'un parti de deux cents cavaliers Assiniboines fondit sur eux comme autant de vautours. Le sol tremblait et, à leurs oreilles, sifflaient les balles. En un instant le camp fut enlevé, le *Miniwakan* fut saisi, et avec lui, tout ce qui plut aux sauvages. Ce fut un pillage en règle.

Le lendemain, nos pauvres traiteurs s'en allèrent dans la direction du lac Pelletier sous la conduite d'une quinzaine de *braves* qui ne leur ménagèrent point les coups de fouet. Enfin, les éclaireurs des Métis rejoignirent nos malheureux Canadiens et les amenèrent à leur camp. Ils y étaient en sûreté, car les Indiens avaient des Métis un respect salutaire et n'osaient les attaquer dans leurs retranchements. Ces cercles de charrettes, formant un camp solide à l'intérieur duquel s'abritaient les marchandises, les chevaux et les femmes, défendus par d'intrépides tireurs qui ne manquaient jamais leur coup, passaient aux yeux des Indiens pour des forteresses inexpugnables.

Après dix jours de repos, Légaré, ayant acheté des charrettes et des chevaux, reprit tristement avec ses hommes, le chemin de St-François-Xavier.

Au commencement de novembre suivant, notre infatigable héros, accompagné de Joseph Laframboise, Isidore Berger et Louis Ledoux, était de retour aux pieds de la Montagne de Bois. Il retrouva tout le monde en joie, car la chasse avait été excellente.

A la même époque, le P. Lestanc revenait, prêt à prendre ses quartiers d'hiver (1872). Le bon Père avait coutume de faire mission tous les étés à Lebret, et d'hiverner à la Montagne de Bois, au milieu de ses Métis. Il était muni, cette année, depuis le 28 juin, des pouvoirs spéciaux pour le sacrement de confirmation. Le 18 octobre 1872, il confirma donc à Moose-Jaw six hommes et six femmes. Le 24 novembre de la même année, il confirma encore 15 personnes à la Rivière Blanche. L'année suivante, 9 avril 1873, nous le voyons confirmer 96 fidèles à la Montagne de Bois.

Ce dernier chiffre paraît considérable. Il ne faut pas s'en étonner. La colonie métisse prospérait. Elle comptait à cette époque 175 familles.

Nous avons dit que la colonie grandissait. Les Métis du Manitoba et de Pembina, attirés par l'abondance des buffalos, accouraient, en effet, à la Montagne de Bois. Cet automne (1872) la chapelle se trouva trop étroite pour contenir les 175 familles de la mission. Il fallut donc songer à l'agrandir. On construisit une allonge.

Le Père Lestanc, qui logeait cet hiver chez James Grant, homme dévoué au prêtre, dans une maison aménagée pour lui, près de la chapelle, pressa les gens d'orner l'autel et de confectionner divers objets du culte. La famille Alexandre Wilkie fabriqua six jolis chandeliers

couverts de verre et de rassade. Madame Pierre Ouellette décora le tabernacle et la boîte aux hosties. Cette boîte était doublée à l'intérieur de soie blanche, et, à l'extérieur, couverte de soie rose garnie de rassade, couleur or et argent. De chaque côté de l'autel partaient des pièces de mérinos rouges et vertes. Le Père Lestanc ne manqua pas de témoigner sa satisfaction et de remercier les chrétiennes généreuses qui avaient décoré d'une façon si splendide l'autel du Seigneur.

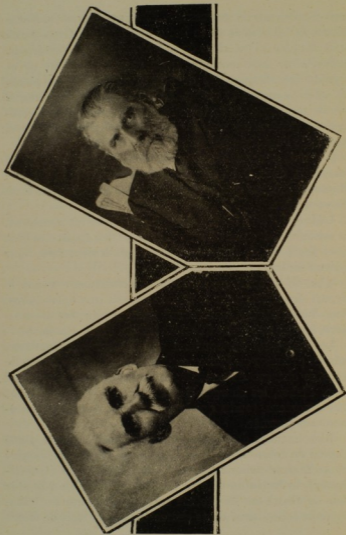
Il y eut, pendant cet hivernement, 50 baptêmes et 15 mariages, dont 8 baptêmes et 2 mariages à la Rivière Blanche, mission que le P. Lestanc visita durant le mois de novembre.

L'hiver 1872-73 fut très heureux, le gibier fut abondant, la saison relativement douce et la neige peu épaisse, si bien que, dès la fin de mars, les préparatifs étaient faits pour quitter les loges et courir la Prairie.

C'est le 15 avril, quelques jours précisément avant le départ des Métis pour la grande chasse, que notre héros, Jean-Louis Légaré, maintenant traiteur prospère et considéré, épousa une jeune fille de la bande, Marie Ouellette.

Le beau-père du nouveau marié, François Ouellette, afin de procurer au jeune couple les loisirs d'un voyage de nocce, se chargea de conduire à St-François-Xavier, chez Geo. Fisher, les charges de pelleteries acquises pendant l'hivernement, tandis que les gens de la nocce commencèrent leur tournée.

Bien installés dans des chariots coquets couverts d'une capote de coton bleu, accompagnés de serviteurs, Légaré et sa femme prirent par la Rivière La Vieille (Gravelbourg), la Butte du Cheval Caille, la Rivière Blanche et le Lac de Maronds. Ils étaient suivis d'une immense caravane de huit à neuf cents charrettes allant trois de front.



F.-X. Lègaré et Nazaire Lègaré, frères de Jean-Louis Lègaré.

Lorsqu'on parvenait à la traverse de quelque rivière, le passage était si lent que plusieurs dressaient leurs tentes et attendaient au lendemain, tandis que les premiers passés campaient sur la rive opposée.

Une alerte assombrit un instant l'atmosphère de cette belle fête. Des sauvages Cris vinrent un jour au camp et rapportèrent que des gens à cheval avaient été aperçus le soir, rôdant autour des tentes.

Cette nouvelle donna l'alarme. Le chef convoqua l'assemblée. Six capitaines et dix-huit soldats furent désignés pour la garde de nuit. La discipline était sévère : amende de dix shillings pour toute sentinelle surprise en flagrant délit de sommeil ; rapports fréquents à faire aux capitaines. Le jour, tout le monde était armé jusqu'aux dents.

Parmi les Cris qui s'étaient joints au camp des Métis, s'en trouvait un du nom de *Peninci* (le petit oiseau), qui portait bien son nom. Parfaitement heureux et souriant, il chantait sans cesse. Comme il était encore païen, il possédait quatre femmes et dix-sept enfants. Lorsque l'un de ces enfants n'était pas sage, sa mère, pour le corriger, disait qu'il était aussi fou qu'un blanc.

L'alarme n'eut pas de suite, heureusement, et le 10 août, Jean-Louis reprit son travail.

Il partit donc avec vingt charrettes et trois hommes. Ils étaient parvenus à la Rivière du Calumet, non loin de Manor, Sask., lorsque, le 1er septembre, une tempête de neige de trois jours les surprit. La caravane, se trouvant près d'un bois, n'eut pas trop à souffrir ; mais il n'en fut pas de même des Métis. Ces derniers étaient campés non loin des Buttes du foin de senteur, au Montana. Trois des leurs périrent dans la tourmente.

Voici comment la chose eut lieu.

Le Père Lestanc venait d'arriver de St-Boniface et de la mission de Qu'Appelle en nombreuse compagnie. Il avait rejoint le camp principal. Le temps se trouvant idéalement beau et les buffalos en vue, la chasse fut résolue. Déjà elle battait son plein et nombre de bisons avaient mordu la poussière, lorsque la tempête s'éleva. Bientôt une neige abondante et molle se mit à tomber. Avec la neige vint le brouillard. Une centaine de cavaliers perdus dans la plaine se hélaient, cherchant en vain leur route et ne voulant pas abandonner leurs frères en peine. On devine l'angoisse du camp. Le froid heureusement n'était pas extrême, mais la neige fondante les avait trempés jusqu'aux os. Pendant toute la nuit des groupes de cavaliers fourbus rentrèrent au camp ; mais, lorsque le jour se leva, beaucoup manquaient encore à l'appel, et l'on dut organiser une battue générale.

La tempête faisait toujours rage et le thermomètre avait baissé. Finalement tous les chasseurs furent sauvés, sauf trois qu'on trouva morts : Julien Ouellète, Jacques Hamelin et un américain protestant nommé Kelley. Plusieurs autres moururent des suites de leurs fatigues. Les corps de ces infortunés furent enterrés, selon l'usage, au cimetière de la mission de Qu'Appelle.

A la suite de cette catastrophe, la chasse fut abandonnée, et les Métis partirent pour leurs quartiers d'hiver. Mais, en chemin, ils se séparèrent en deux partis. L'un revint hiverner à la Montagne de Bois; l'autre, plus nombreux, dressa ses loges à la Rivière au Lait, Missouri. Le Père Lestanc, que chacun se disputait, dut partager ses soins entre les deux groupes, quoique sa résidence permanente fut à la Rivière au Lait, où il bâtit une nouvelle chapelle.

La raison de ce changement fut la nécessité de se rapprocher des bisons qui s'éloignaient. Aussi bien la chasse fut-

elle abondante et les traiteurs durent-ils faire plusieurs fois le voyage pour le plus grand avantage de leur négoce. Au printemps de 1874, Jean-Louis Légaré avait acheté, pour sa part, 540 peaux de buffalo et autres pelleteries, lorsque voilà, qu'un beau jour, le 3 mai, un officier du revenu, du nom de John Healy, se présenta inopinément pendant que l'on chantait la messe du dimanche et confisqua toutes les fourrures des traiteurs canadiens, tant blancs que métis.

Ce fut une perte considérable, les robes se vendant cette année huit piastres la pièce. Légaré estima à \$9,000.00 ce qu'on lui avait pris et il ne fut pas le seul à souffrir.

Les lignes internationales à cette époque n'étaient pas encore verbalisées; il fallut s'incliner devant la force, malgré les protestations et les bons offices du Père Lestanc, dont l'intervention fut écartée. Rien ne réussit, cette année-là, aux pauvres marchands.

Les Métis eurent à souffrir une autre épreuve : le départ du Père Lestanc. Ayant reçu son obédience pour la mission de Saint-Albert, il dut quitter son cher troupeau. Il avait fait, cet hiver-là, 85 baptêmes, 10 mariages et 76 confirmations.

Le Père Lestanc fut vivement regretté, car par son zèle et son amour des âmes, il avait conquis le cœur de ses Métis.(1)

Le R. Père Jean-Joseph Lestanc était né au diocèse de Quimper, France, en 1830. Il avait fait profession chez les Oblats en 1854. " Juste un mois après la profession du P. Lacombe, 17 sept. 1854 ", lisons-nous dans l'histoire de cet éminent religieux, " un nouveau confrère breton, le

(1) De son côté, il leur garda toujours un attachement profond. " Je peux le dire sans crainte," a-t-il écrit, " ma paroisse ambulante, composée de deux cents familles à peu près, était la meilleure paroisse de l'Amérique... Le matin, j'avais une grande assistance à la messe... et le soir tous ceux qui pouvaient venir, se rendaient à la prière."